

Quant à la finale ΧΕΙΝΙΟC = $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐}$, elle rappelle cet autre nom déjà connu par le bilingue de Vienne (*Nouv. chrest.* 88, 97, 102) $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$ = ΧΟΝΟΠΡΗC. En effet, le *s* et le *m* se font également 𓆑 et 𓆐 , ainsi que je l'ai longuement prouvé. Il en est de même de *un*, 𓆑 , qui peut se faire 𓆐 , 𓆑 , 𓆒 , etc. Pour le nom de ΧΟΝΟΠΡΗC (qu'il ne faut pas confondre avec ΧΟΝΟΦΙC = $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐}$ = 𓆑 , le bon *ka* ou esprit, *εὐδαμων* en grec), j'avais pensé qu'il fallait lire *šunofre* ou *šunofrera*, $\text{𓆑} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$. Car le dieu *šu* s'écrit $\text{𓆑} \text{𓆏}$ dans les bilingues (Rhind 11, 8; *Todtenb.* 125, 66 etc.). Notre nouveau bilingue doit nous faire réfléchir; car, sans *nofre* consécutif, il donne à 𓆑 ou 𓆐 le son *χn*. Mais je ne vois pas quelle pourrait être l'origine de ce *χn* ou *šn*. Faudrait-il croire que le traducteur grec ait fait une grossière erreur, en étudiant son texte démotique, et que, se rappelant le nom de ΧΟΝΟΠΡΗC, il ait cru que $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆐}$ = *χn*, au lieu de *šn* ou *χn*, qui paraît être sa seule vraie valeur? Nous aurions alors affaire à un lapsus d'un étudiant ignorant.¹ Le pauvre Grec, s'offrant pour traducteur, ne savait peut-être guère plus de démotique que BRUGSCH. D'ailleurs il ne travaillait que pour les morts. Il serait heureux pour BRUGSCH que ses seuls clients fussent aussi dans la nécropole.

Autre remarque :

Dans les planchettes bilingues précédentes, comme dans la multitude de celles que nous avons étudiées, les éléments mystiques, les prières, les aspirations pieuses, des textes démotiques sont toujours supprimés avec soin dans le grec. C'est un caractère constant de l'épigraphe démotico-grecque de cette époque. Il faut bien savoir que tous les mots du démotique ne sont pas traduits en grec et tous les mots du grec en démotique. Chacun des deux peuples avait son caractère propre, tout à fait différent, qui devait nécessairement avoir son reflet dans les inscriptions. Ignorer cela, ce serait faire preuve d'une absence complète des notions les plus élémentaires de l'épigraphe. L'épigraphe latine aussi est bien différente dans son style et dans ses formules de l'épigraphe grecque, et, dans la majeure partie des cas, les bilingues relatifs à des particuliers ne sont qu'approximatifs en dehors des noms propres.

(A suivre.)

STÈLES BILINGUES.

Nous commençons aujourd'hui une série bien longue, mais qui, je crois, ne manquera pas d'intérêt pour nos lecteurs. Nous nous proposons de publier tous les bilingues qui n'ont pas été déjà publiés par nous, comme l'ont été les décrets trilingues, les contrats bilingues, les tessères bilingues, le poème bilingue de Moschion, les inscriptions bilingues de Nubie,

¹ Citons de suite une autre erreur du même genre fournie par plusieurs planchettes bilingues. Il s'agit du mot $\text{𓆑} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$ qui est un nom de femme au génitif et qui répond en démotique à $\text{𓆑} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$. Évidemment ce mot *retf* «son pied» a été entendu *rext-f* par un grec ignorant de la langue égyptienne et cependant chargé de traduire ces noms en grec. Le nom Tset-šararetf veut dire «la fille de celui qui étend les jambes» (conf. $\text{𓆑} \text{𓆏} \text{𓆐} \text{𓆑}$, dormitio pedibus extensis, PEYRON, *Dict.*, p. 211).